

Port Acadie

Revue interdisciplinaire en études acadiennes
An Interdisciplinary Review in Acadian Studies



La culture populaire sous le regard du clergé finistérien dans la première moitié du xx^e siècle

Yann Celton

Number 24-25-26, Fall 2013, Spring–Fall 2014

L'Apport des prêtres et des religieux au patrimoine des minorités :
parcours comparés Bretagne/Canada français

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1019124ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1019124ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Université Sainte-Anne

ISSN

1498-7651 (print)

1916-7334 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Celton, Y. (2013). La culture populaire sous le regard du clergé finistérien dans la première moitié du xx^e siècle. *Port Acadie*, (24-25-26), 60–70.
<https://doi.org/10.7202/1019124ar>

Article abstract

En 1953 les conférences ecclésiastiques du diocèse de Quimper et Léon (organe de formation permanente du clergé) invitent les prêtres à s'exprimer sur l'histoire récente de leur paroisse d'affectation entre les années 1900 et 1950. Quelle est la vision du clergé sur l'histoire récente de leurs paroisses et leurs paroissiens, à une période de profonde modernisation des campagnes et de grands renouvellements sociaux ? Quel intérêt pour les cultures populaires ressort de cet ensemble documentaire ? En resituant le clergé séculier finistérien dans son organisation administrative et sociale nous tenterons, au travers d'un corpus documentaire inédit, de percevoir son intérêt pour la culture et les traditions de la population locale.

de leur œuvre existent et que, par certains atours, ils ont cherché – comme d'autres à la même époque – à ériger un nouvel entendement de l'Église comme « peuple de Dieu ». Or, nous savons bien que cette dimension est loin de recouvrir l'ensemble de la pratique du prêtre collecteur. Ce qui intrigue franchement devant tant de labeur, de rigueur et de parcimonie qu'exigeaient la collecte de tout ce folklore, c'est assurément la motivation première des collecteurs. Manquent malheureusement ici des données historiques qui nous permettraient de mieux départager qui de la visée scientifique, qui de l'intention patriotique, qui de la motivation religieuse a primé dans leur œuvre. Façon de dire que le chantier est loin d'être terminé.



Yann Celton

La culture populaire sous le regard du clergé finistérien dans la première moitié du xx^e siècle

Yann Celton
Diocèse de Quimper et Léon

Résumé

En 1953 les conférences ecclésiastiques du diocèse de Quimper et Léon (organe de formation permanente du clergé) invitent les prêtres à s'exprimer sur l'histoire récente de leur paroisse d'affectation entre les années 1900 et 1950. Quelle est la vision du clergé sur l'histoire récente de leurs paroisses et leurs paroissiens, à une période de profonde modernisation des campagnes et de grands renouvellements sociaux ? Quel intérêt pour les cultures populaires ressort de cet ensemble documentaire ? En resituant le clergé séculier finistérien dans son organisation administrative et sociale nous tenterons, au travers d'un corpus documentaire inédit, de percevoir son intérêt pour la culture et les traditions de la population locale.

Le prêtre en paroisse est l'observateur idéal de la société qui l'entoure, particulièrement dans une région fortement catholique au xix^e et début xx^e siècle comme est la Bretagne. Cette société qui l'entourne n'est pas pour lui un simple terrain d'observation ethnologique. Chargé d'évangéliser les fidèles, de faciliter leur accès aux sacrements et de leur assurer autant que possible une « bonne mort », le curé doit parfaitement connaître ses gens, la société qui l'entoure et son fonctionnement. Ce travail d'analyse de son environnement se traduit donc par la production de documents multiples pour décrire la société dans son intimité, ses coutumes et ses travers, documents qui s'avèrent être aujourd'hui des témoins précieux sur le patrimoine, la langue, la sociologie d'une époque. Certes, certains prêtres font une véritable spécialité de ce collectage de données, mais ils sont rares ; tous cependant fournissent des éléments de compréhension de la société passée, de la simple correspondance à l'étude fouillée.

Dans un premier temps nous considérerons le terrain pris en compte : la Bretagne et plus spécialement son diocèse ouest de Quimper et Léon, et son clergé. Puis nous tenterons de sérier les différents types d'archives de ces prêtres pouvant renseigner sur le patrimoine physique ou immatériel ; enfin nous nous attarderons sur un dossier particulier, la conférence ecclésiastique de 1953.

Le terrain

Au xix^e siècle la totalité de la population est encore exclusivement bretonnante, la langue française n'étant utilisée que par une certaine

bourgeoisie ou dans la « colonie française¹ » et militaire qu'est la ville de Brest. La population est très majoritairement rurale et maritime, globalement modeste. La région se caractérise par une pratique religieuse forte, plus importante que la moyenne nationale.

À l'image de sa population, le clergé diocésain est lui aussi d'extraction modeste : souvent fils d'agriculteurs, l'accès au petit puis au grand séminaire et à l'ordination est un moyen important de promotion sociale. L'encadrement clérical est dense, particulièrement dans le Léon qui doit exporter ses prêtres : l'ancienne ville épiscopale de Saint-Pol-de-Léon, pourtant de taille modeste, fournit plus de 185 prêtres ; sur les 13 paroisses ayant procuré au diocèse de 50 à 99 prêtres, 11 sont des paroisses léonardes². En outre, à elle seule, la Bretagne a donné 12 000 missionnaires hommes et femmes aux missions étrangères, ce chiffre la place en tête des régions françaises, avec l'Alsace.

Le grand nombre de prêtres (1 028 au début du xx^e siècle) et le petit nombre de paroisses (338 à la même période) repousse mathématiquement l'âge de l'accession au titre de recteur, le chef de la paroisse. Celui-ci incarne une vraie figure respectée. Même si de nombreuses familles ont donné plusieurs de leurs enfants pour l'Église ou les congrégations religieuses, le prêtre symbolise une forme de pouvoir dans le village, pouvoir éminemment respecté, sans familiarité ni proximité. Le presbytérium est très uni : la situation de presqu'île du diocèse n'encourage pas la venue d'autres prêtres extérieurs et la totalité du clergé en est native et a reçu la même formation³. Dans les années 1950, le clergé se divise idéologiquement entre les anciens, les recteurs souvent très conservateurs, et les jeunes vicaires, volontiers progressistes, qui prônent l'action catholique et se heurtent ainsi au chef de la paroisse. Une note des Renseignements généraux en 1952 précise que « l'influence de l'Église dans le domaine social est considérable... le clergé a un rôle de dirigeant ou de conseiller dans les mouvements et associations dont font partie un grand nombre de catholiques, particulièrement florissant dans le Nord-Finistère⁴... »

Le peuple est catholique dans sa grande majorité (quelques implantations protestantes sont installées mais demeurent même aujourd'hui extrêmement minoritaires) ; ces catholiques sont globalement familiers de l'Église, avec de fortes nuances géographiques. Si l'ancien diocèse

-
1. La formule est d'Yves Le Gallo.
 2. Christian Girard, « Évolution quantitative du clergé diocésain de Quimper de 1803 à 1968 », Rennes, Université de Rennes, 1968 (mémoire de maîtrise).
 3. Il faut attendre simplement 2009 pour que des prêtres haïtiens soient officiellement affectés à des paroisses du diocèse.
 4. Archives départementales du Finistère, 31W488, note des renseignements généraux de Brest, 18 décembre 1952.

de Léon est la « terre des prêtres », d'autres zones sont dès le début du ^{xx}e siècle en voie de déchristianisation : le centre-nord du diocèse, le Trégor. Chez les pratiquants, le rapport à la religion peut prendre des tournures très particulières. En 1913, l'historien André Siegfried notait que

la place occupée par la religion, dans la vie bretonne, est énorme ; mais au fond, plutôt que dévote, plutôt que cléricale, la Bretagne bretonnante est tout simplement religieuse. L'atmosphère de dévotion qu'on respire si généralement dans les départements terriens de l'Ouest est ici balayée par des souffles plus larges. Ailleurs c'est surtout une bourgeoisie, plus souvent intéressée qu'enthousiaste, qui impose le ton de ses pratiques, de son étroitesse, de son conservatisme. Ici c'est tout un peuple qui est religieux [...]. C'est pourquoi, contrairement à une opinion très répandue, les Bretons bretonnants, qui sont en général très religieux, ne sont nullement en général très cléricaux⁵.

La religion se fait intime : à l'ostentation d'une grande liturgie est préférée la modeste prière dans la pénombre de son église ou de sa chapelle, où il est plus aisé d'entretenir un commerce régulier avec ses morts. Évoquant sa grand-mère, dans les années 1950, Mona Ozouf indiquait ainsi que « sa religion était une religion du cimetière plus que de l'église, sa fidélité paroissiale plus que cléricale⁶. »

Les sources conservées

Placé en retrait de la société mais bien implanté, le prêtre du ^{xix}e et ^{xx}e siècle observe le monde et nous offre avec le recul de précieux témoignages, conservés dans les dépôts d'archives publiques ou diocésaines, une documentation demandée par son administration ou rédigée de sa propre initiative.

Il peut être amené à répondre à diverses enquêtes provenant de sa hiérarchie : l'évêque se documente sur l'état de ses paroisses avant une visite pastorale. Nous conservons ainsi à Quimper une enquête de l'an ^{xii}, précieuse pour donner un état des paroisses ; régulièrement le diocèse questionne, sur l'état des églises et des chapelles, sur la pratique de la langue, sur l'enseignement dans la paroisse, ou le culte marial... Dans le diocèse de Rennes en 1845, dans celui de Quimper en 1901, on donne à tous les recteurs un cahier historique sur lequel il doit consigner l'histoire ancienne de sa paroisse, puis les événements qui s'y déroulent au jour le jour.

5. André Siegfried, *Tableau politique de la France de l'Ouest sous la Troisième République*, Paris, Imprimerie nationale, 1995, p. 286. (Première éd. en 1913).

6. Mona Ozouf, *Composition française*, Paris, Gallimard, 2009.

Sont conservées dans la série Z des archives diocésaines les documents personnels de prêtres, souvent des notes d'érudition ou d'histoire. On peut ainsi y découvrir la correspondance du chanoine François Falc'hun (1909-1991), professeur à l'université de Rennes et exemple atypique de prêtre collecteur ; mais aussi les notes archéologiques du chanoine Paul Peyron (1842-1920), secrétaire-archiviste de l'évêché, les observations sur la langue bretonne par le chanoine Pierre-Jean Nédélec (1911-1971), également président de la Société archéologique du Finistère entre 1965 et 1970, des recueils de cantiques et chants bretons, on y trouve aussi des mémoires, de la correspondance, des photographies. Sont conservées également dans cette série les archives du *Bleun-Brug* (Fleur de Bruyère), le mouvement d'éducation populaire catholique créé au début du xx^e siècle et ayant connu un fort retentissement dans le diocèse, donnant lieu à des rassemblements et des concours de chants, des études sur les paroisses et les doyennés.

Une autre série d'archives semble plus inattendue en ce domaine. La sous-série 4H regroupe les conférences ecclésiastiques. Ce sont des réunions de prêtres « consacrées à l'étude de théologie morale ou de liturgie⁷ ». Tous les prêtres doivent y assister, ainsi que les religieux. Des réunions se tiennent dans les doyennés. Elles se déroulent dans le Finistère au moins depuis le xix^e siècle (la date des premières conférences est imprécise), et traitent des questions de dogme (février-mars), d'écriture sainte (mai-juin), de droit canonique (juillet-août), de dogme (septembre-octobre). En 1952, grande innovation, est mise au programme l'étude des paroisses au xix^e siècle, et en 1953 c'est l'histoire immédiate, la première moitié du siècle, qui y est inscrite.

La conférence ecclésiastique de 1953

Le programme des conférences est publié chaque année dans l'annuaire diocésain.

Après avoir rappelé la situation matérielle et morale de la paroisse au déclin du xix^e siècle, on verra comment la paroisse a traversé les épreuves du combisme et celles des deux guerres mondiales, avec leurs suites. L'on relèvera les mêmes catégories de fait que l'an dernier : événements marquants de la vie paroissiale, fécondité en vocation, rapport avec les pouvoirs civils, incidence de la politique, évolution du problème scolaire, répercussions sur la vie religieuse de l'évolution démographique et sociale.

7. Canon 131 du code de 1917.

On précise également la méthode de collecte des données, en insistant sur le témoignage oral : « deux points méritent d'être soulignés : les souvenirs des paroissiens, faciles et intéressants à recueillir, ont parfois besoin d'être soumis à la critique ; d'autre part, plus que jamais il serait souhaitable de pouvoir recueillir les souvenirs des anciens vicaires ou curés⁸. »

Dans la note de synthèse finale, le rapporteur dresse le bilan de cette conférence.

Y a-t-il des traits communs qui se dégagent ? On peut signaler, tout au moins, la quasi-unanimité de la description des conditions matérielles de vie au début du siècle : le bas prix des produits agricoles et des salaires, la crise sardinière, les chaumières, les gens guère mieux logés que les bêtes, la nourriture extrêmement frugale, la vie en circuit fermé (autarcie presque totale), les familles nombreuses sans allocations familiales, le paupérisme.⁹

Si les réponses n'abordent pas directement la vie quotidienne ou les coutumes, elles évoquent néanmoins largement le style de vie des populations.

Les réponses couvrent tout le territoire diocésain. Une synthèse par doyenné est réalisée, à laquelle peut être adjointe un résumé par paroisse. Les réponses sont très variables, certains recteurs se contentant d'une simple chronologie des faits, d'autres développant bien plus largement. Un chapitre évoque généralement les mœurs et le style de vie de la population.

Les coutumes anciennes sont rarement décrites. Néanmoins, à Poullaouen on évoque l'interdiction, en 1903, de la quête du beurre,

qui se faisait pour la Trinité et le pardon de saint Pierre et saint Paul : en tout 18 quêteuses qui récoltaient de 1 600 à 2 500 livres de beurre. Ces quêtes étaient devenues très impopulaires en raison des abus auxquelles elles donnaient lieu : rivalité des quêteuses et dépenses parfois folles pour avoir le plus de beurre, violation de l'abstinence en raison des repas qu'elles donnaient à leurs clientes et qui se terminaient parfois tard, et tournaient en orgies (dances)¹⁰.

-
8. *Ordo [...] dioecesis Corisopitensis et Leonensis 1953*, Quimper, Imp. de l'évêché, 1953, p. 163.
 9. *Rapport sur les conférences ecclésiastiques pour l'année 1953*, Quimper, imprimerie Cornouaillaise, 1955, p. 38.
 10. Archives diocésaines de Quimper et Léon [A_{DQL}], 4H1, conférence sur Poullaouen, non signée.

Un autre rapporte qu'

il y avait dans la paroisse [de Nevez] une catégorie de personnes qui étaient suspectes : les tailleurs et les tisserands. Le recteur de l'époque [entre 1820 et 1860] qui menait durement sa paroisse les traitait en excommuniés. À l'église ils avaient leur place à part. Tandis que les hommes occupaient tout un côté de l'église depuis le haut jusqu'en bas, et les femmes l'autre côté, les tailleurs étaient relégués au fond de l'église où ils devaient se mettre en cercle autour de la corde de la cloche¹¹.

Certains prêtres n'hésitent pas à décrire à grand trait leur population, au risque d'une généralisation excessive. Ainsi, le vicaire Bellec dresse-t-il un portrait aigri de la population de Guerlesquin et du Trégor :

Population peu chrétienne. Scandales antérieurs ayant influé sur le niveau moral [...]. Vanité et amour du compliment, complaisance en soi-même. Toutefois, une façade, du décorum, un reste de tradition pieuse. Changer la situation n'est pas facile, car à beaucoup d'ignorance se joint une faiblesse lamentable de caractère, un respect humain exagéré, et la crainte servile de la puissance et de la fortune qui aujourd'hui sont contre l'église et la religion. [...] le Trégorrois est assez mou, indifférent. Le Guerlesquinais en particulier assez paresseux et indifférent aussi. C'est la mentalité commerçante aussi un peu : ne pas se compromettre. Manque de véritable élite militante. Pas d'hostiles, mais pas de chrétiens vraiment influents¹².

L'importance de la misère au début du siècle est soulignée par tous. Le recteur de Landéda fait ainsi une belle description des conditions de vie au début du xx^e siècle dans une paroisse côtière au nord du diocèse :

les chaumières aux fenêtres rares et petites et aux portes disjointes étaient encore nombreuses ; en beaucoup de villages les hommes n'étaient guère mieux logés que leurs bêtes. Malgré la mortalité infantile, les enfants peuplaient chaque foyer, ce qui ne rendait la situation matérielle que plus précaire. Car les allocations familiales n'existaient pas. Le paupérisme sévissait davantage encore dans nos paroisses côtières, à la population si dense et aux fermes si minuscules. Il faut entendre nos vieilles gens évoquer leur enfance misérable ! Le beurre, un cheval, une

11. *Ibid.*, conférence sur Névez, non signée. Ce sont probablement des descendants de caquous, de lépreux.

12. *Ibid.*, conférence de Pierre Bellec (1924-2003), vicaire à Guerlesquin.

volaille réservés aux bourgeois était vendus au chef-lieu ; la viande de boucherie, un franc le kilo, était inabordable ; pour marquer le dimanche, on achetait un quarteron de café moulu qui coûtait sept sous ; soupe, pommes de terre, thym et lard constituent la base de l'alimentation ; parfois la mère coupait une tranche de pain noir à chacun de ses enfants et toute sa famille armée de couteaux se rendait à la grève pour y cueillir des patelles et les manger à mesure avec son pain : c'était tout le repas. Le dimanche donnait lieu à une autre complication : comme il n'y avait qu'une paire de beaux habits pour deux, la moitié des enfants devait se rendre à la basse messe et revenir en hâte à la maison, pour permettre aux frères ou à la sœur de même taille d'assister à la grand-messe et aux vêpres ; quant à la paire de souliers commune une fois le beau temps passé, elle prenait ses quartiers d'hiver au-dessus d'une armoire, pour ne servir de nouveau qu'au printemps suivant. Le produit de la pêche se vendait mal, au seul profit du mareyeur. Le goémon était vendu à bas prix à l'usine de l'Aberwrac'h ou servait de monnaie d'échange pour se procurer quelque charretées de fagots et la provision de blé nécessaire pour assurer le pain de l'année. Ajoutait-on l'ivrognerie à la plupart des hommes, qui s'enivraient régulièrement tous les dimanches soir, pour trouver dans l'alcool – non le vin mis à la mode par la guerre 1914-1918 mais l'eau de vie – un oubli momentané de leur vie de forçat, à paradis artificiel. Les drames de la mer, dus le plus souvent à l'ivresse des marins-pêcheurs et des goémoniers, étaient fréquents et les pauvres veuves, chargés d'enfants, sans secours d'aucune sorte connaissait alors la misère noire¹³.

Même tableau dans le sud, dans la paroisse de Tourc'h :

Au début du siècle, nourriture médiocre à la campagne : les domestiques dorment dans des greniers et touchent 80 francs par an. Une bonne perçoit 25 Fr plus un tablier et une chemise... Les mendiants sont très nombreux dans la région. Ils sont reçus à la table de famille, se régalent de bouillie ou de galettes et remplissent leur bissac de blé noir ou de crêpes¹⁴.

Dans l'entre-deux-guerres ce sont les questions des loisirs nouveaux qui sont évoqués. Le clergé est en effet particulièrement sensibilisé depuis un mandement de M^{gr} Duparc contre les danses¹⁵ et la multiplication des

13. ADQL, 4H1, conférence de François Falc'hun (1896-1973), recteur de Landéda.

14. *Ibid.*, conférence de Georges Menut (1909-1998), recteur de Tourc'h.

15. M^{gr} Adolphe Duparc, *Lettre-circulaire n° 77 de M^{gr} l'Évêque de Quimper et de Léon, aux Fidèles de son Diocèse, sur les Danses*, [28 décembre] 1919, 4 p.

salles de bals. Tous indiquent un changement d'habitude au sortir de la première guerre : les loisirs traditionnels intéressent moins au profit de nouveautés, dont la découverte est facilitée par de modernes moyens de transports : bicyclette, autocar, automobile. Ainsi écrit-on sur Guimiliau (paroisse rurale et aisée du Léon) :

Au point de vue moral, au début du siècle, règne à Guimiliau une vie patriarcale, familiale. On ne quitte la maison, le dimanche, que pour les offices, ou pardons d'alentour... Actuellement le dimanche est moins sanctifié, et je ne puis résister à citer les lignes pleines d'à propos du chroniqueur, et qui peignent si bien l'évolution des loisirs ruraux, dans toutes nos campagnes : « autrefois, dit-il, des distractions simples et saines se prenaient sur place le dimanche, et les jours de fête, soit encore une promenade après vêpres, soit des jeux d'intérieur (cartes, dominos), soit des fêtes de quartier, des pardons, aires neuves, etc., jeux de quilles, de boules ». Aujourd'hui la vie n'est plus centrée sur la famille, le village ou la paroisse : les attractions sont là où on se regroupe. En perdant de son nombre, et surtout de ses éléments jeunes la famille, l'exploitation rurale, voire même le bourg n'ont plus leur centre d'intérêt. Les jeunes se recherchent, et courent de fête en fête, à la poursuite semble-t-il, d'impression collective¹⁶.

À Tourc'h toujours, le recteur précise :

les deux guerres ont complètement modifié le mode de vie. Si, aujourd'hui comme autrefois, les jeux de boules et de palets restent les divertissements des hommes mariés, la jeunesse a suivi l'évolution des villes et après avoir consacré l'après-midi du dimanche au sport elle se dirige le soir venu, vers les bals ou les cinémas.

Les changements de civilisation de l'entre-deux-guerres sont largement évoqués. Les prêtres déplorent les effets de l'exode rural, déstructurant la paroisse traditionnelle ; ils regrettent l'émigration vers Paris et l'implantation de coutumes citadines :

une petite ville comme Quimperlé a tendance à regarder vers les grandes villes, et à imiter leur train de vie. La facilité des moyens de transport, le développement de la radio, du cinéma, l'influence toujours plus grande de Paris, accélèrent l'évolu-

16. ADQL, 4H1, conférence de Pierre Simon (1910-2002) (vicaire à Plounéventer), sur le doyenné de Landivisiau.

tion de nos citadins, qui introduisirent dans la résistance des modes de vie parisiennes, en essayant de le faire, persuadé que c'est la condition *sine qua non* pour être distingué. Cette attitude est grandement favorisée par le comportement de ceux qui occupent les sommets de l'échelle hiérarchique. Dans tous les domaines : civils comme religieux, et qui s'imaginent que pour occuper dignement ces postes ils doivent se dépouiller le plus possible de leur culture bretonne, pour ressembler au fonctionnaire passe-partout d'un bureau parisien, ou au prêtre distingué sortant de Saint-Sulpice¹⁷.

Une des conséquences de ce brassage culturel sera la perte de terrain rapide de la langue bretonne. En 1936, le recteur de Landévennec, préparant sa mission, précise : « je m'arrête volontiers aux quinze jours habituels soit une semaine française et une semaine bretonne qui sera, selon toute probabilité, la dernière à être donnée à Landévennec, le français nous envahissant de plus en plus¹⁸. » Or la langue bretonne est l'un des terrains privilégiés d'apostolat du clergé, même s'il existe des difficultés de compréhension d'un idiome à un autre : « durant ces 50 années, la prédication se faisait en breton ; trop souvent hélas en breton du Léon, faute de Cornouaillais, et les gens du canton, du moins à Moëlan, ne comprenaient pas les instructions¹⁹ ». La perte de terrain de la langue bretonne est un signal de plus de la déchristianisation engagée en Bretagne au long du xx^e siècle.

Les témoignages collectés ainsi par les prêtres offrent un portrait selon eux alarmant de la société : le monde change, un véritable bouleversement de civilisation s'opère devant eux : effacement de la paroisse, des loisirs habituels et coutumiers, de la langue même. Face à ce constat, les vicaires voient en l'action catholique une solution pouvant redonner force à la religion et ré-ancrer les traditions. Dans une enquête de 1947 jointe à la conférence ecclésiastique, le prêtre de Huelgoat mentionne :

La civilisation de notre pays avec tout ce qui la compose (habitudes, traditions, mentalités, ambiance) puis encore toute cette atmosphère issue de la langue, des coutumes, de la religion est en pleine évolution et tend à s'uniformiser, à tendre vers cette « civilisation commune à toute l'humanité » dont parlait le cardinal Suhard. Il se produit un ébranlement à partir du maillon

17. *Ibid.*, conférence de Jacques Ducamp (1922-1994), vicaire à Quimperlé.

18. *Ibid.*, conférence anonyme, Landévennec, citant le recteur Joseph Kervran (1881-1954).

19. *Ibid.*, conférence du doyenné de Riec, François Charles (1914-2005), recteur de Moëlan.

économique qui touche le maillon humain et aboutit au maillon religieux. Nulle part plus que chez nous ils ne sont plus inextricablement mêlés. Toute action sur l'un va donc avoir des conséquences sur l'autre²⁰.

Même bilan du vicaire de Lambézellec, paroisse ouvrière proche de Brest :

les traditions sont bousculées, c'est vrai. Cela ne veut pas dire que nous refusons à nos prédécesseurs l'efficacité de leur travail. Loin de là, nous louons le travail fécond opéré par eux. Mais à temps nouveaux, formules nouvelles. Et j'aime ce mot de Pie XII qui répond bien à ceux qui reprochent que les vieilles traditions soient battues en brèche : « nous aimons tellement les traditions que nous sommes prêts à en créer de nouvelles »²¹.

À Ploudalmézeau enfin, le prêtre lui aussi s'interroge sur cette évolution rapide et conclut son propos : « Qu'en sera-t-il en 2000 ? Il est difficile de le savoir, mais il y a à craindre que cette évolution n'amène de grands changements dans la ferveur religieuse de ce coin jusqu'ici réputé, mais cela pose graves problèmes aux pasteurs qui ont la charge de ces âmes²² ».

20. *Ibid.*, enquête de 1947 sur la paroisse de Huelgoat, réalisée par Louis Calvez (1922-1999).

21. *Ibid.*, conférence de François Le Scao (1915-1980), Lambézellec.

22. *Ibid.*, conférence du doyenné de Ploudalmézeau.



François Ploux